

TOUCHÉ! LIRE ROUAUD

Anne-Marie Jézéquel

Écrire, dit Rouaud dans “L’Atelier Littéraire,” “Écrire, c’est faire sonner chaque mot, à la manière dont mes parents catapultaient l’ongle et l’index sur le bord d’une assiette pour en tester devant un client le bon état, afin de s’assurer qu’il ne rende pas son fêlé.”¹ Grâce à ce son juste, son destin littéraire est affirmé. Par l’écriture, ce devoir de mémoire historique et familial le délivre de l’obsession et l’angoisse de cette “source noire,” ce sentiment de malédiction accroché à sa vie. Une figure s’impose dès le commencement du premier roman, c’est le grand-père. Point nodal des *Champs d’honneur*, c’est aussi la figure qui relie les personnages entre eux, qui relie le présent au passé, la vie individuelle avec l’Histoire de ses “familiers illustres” (*Sur la scène comme au ciel* 189).

À soixante-trois ans, au ravissement de ses petits-enfants, il conduit sa 2 CV “Bobosse,” image familière de la vie française en province et de cette voiture devenue pratiquement un emblème national, qui n’est pas sans me rappeler mon grand-père qui, à quatre-vingt ans, au volant de sa 2 CV, à Brest même, conduisait... sans clignotant, jugé inutile. Cette description du grand-père avec Bobosse et une fabuleuse digression de dix pages sur la pluie en Loire-Atlantique nous valent deux moments privilégiés de l’écriture de Rouaud. Dans ces deux morceaux inoubliables, qui démarrent cette histoire de famille, allié au langage de la mer, se dénote un vocabulaire qui rappelle la guerre, toujours sous-jacente dans le roman, comme la pluie giclant sur la 2 CV: “La pluie s’affalait sur la capote dont on éprouvait avec inquiétude la précarité, tonnerre roulant, menaçant qui résonnait dans le petit habitacle comme un appel des grands fonds” (*Champs* 11); “Touché, quand l’une d’elles, plus forte que les autres, nous valait un sursaut, le

sentiment d'être la cible d'un tireur inconnu" (13); "Nez coulé" (14); réminiscences du jeu de la bataille navale en écho avec la Grande Guerre, le ton est donné! L'agencement de ces morceaux en alternance, montre ce que le narrateur veut privilégier faisant passer le contexte anecdotique à un contexte historique plus dramatique et d'une autre envergure. Par des scènes de la vie quotidienne d'une famille patriarcale d'un milieu provincial, il nous plonge dans l'univers de l'histoire populaire de la France.

Ce patriarche, sous l'écriture de Rouaud, représente toute une génération qui a brusquement disparu, une vie feutrée basée sur la religion catholique, dans un milieu très conventionnel, mais c'est aussi une époque où la famille a une grande importance, un temps où l'on écrit encore des lettres, ce temps plein de charmes de mon enfance, comme l'a connu Jean Rouaud; il s'amuse à le rappeler: "Il faut comprendre que je ne viens pas d'une époque et d'un milieu où l'on changeait de vie comme de chemise."² C'est toute une tradition de la vie française, touchante et inconnue pour beaucoup de jeunes d'aujourd'hui, qui se déroule sous nos yeux. Illustrant cet héritage, le grand-père apparaît comme une image d'Épinal, comme un témoin échappé du Musée des Arts et Traditions Populaires (créé pour préserver un patrimoine français, pourtant proche, relégué trop vite dans l'oubli), comme une carte postale sortie d'un vieux album de photos. Rouaud semble se faire gardien de musée d'un patrimoine disparu. Lu de ce côté de l'Atlantique, cette chronique des années avant Trente Six, avant l'apparition des congés payés, c'est un véritable tableau ethnographique, brossant une toile historique, sociale et culturelle d'une certaine France inconnue. Ce milieu évoqué n'est pas sans rappeler ce que Sollers appelait "les années de plomb," à propos de l'identité française.

Cette extraordinaire évocation d'un milieu conformiste permet de mesurer le profond ancrage de ces livres dans la réalité nationale. Cette image rassurante d'un paysage complètement disparu, c'est toute une France qui refuse de quelque manière d'évoluer se renfermant dans une tradition pesante sans vraiment y échapper. Rouaud a grandi aux confins de ce brusque passage au moment où ces valeurs traditionnelles

et familiales ont été brusquement chamboulées. À douze ans, rescapé, il fait le compte des morts et tâche de grandir dans cette atmosphère catholique et vicillotte. Comme son père échappait à sa manière dans ses tournées de représentant aux quatre coins de la France, il s'en échappera lui aussi! Son salut, Rouaud le trouve dans son cœur et sa mémoire, et il s'applique à tout un travail littéraire, "la propre chronique familiale de l'auteur fournissant le scénario de la pièce." En faisant un bond de quarante-sept ans, dans un effet de déplacement, il ressort des souvenirs enfouis, oubliés, refoulés. En conjuguant son souvenir familial et son imagination, l'auteur devient dépositaire d'une mémoire et d'une histoire. Il nous conte la fin d'une certaine France, des héros de guerre, de tout ce mythe d'une France, modèle du monde, aux valeurs universelles qui, en 1940, s'effondre.

Rouaud nous dévoile son grand-père, du côté maternel, par des anecdotes pleines de tendresse et d'humour remplis de ces détails intimes qui font les belles enfances. En quelques lignes, on apprend qu'il fit un mariage "arrangé" et se révèle être un homme plutôt solitaire et effacé. Face à une femme pour le moins énergique, il semble s'être installé dans le mutisme. "Grand-mère jugeait ces pluies ineptes" (*Champs* 25). Elle haït la 2 CV devant "grand-père impassible" (25). Derrière cette impassibilité se dégage une force et une personnalité originale. Commerçant, il est aussi musicien: "Il se contentait d'une seule note comme pour prendre la mesure du silence" (28). Il nous révèle son jardin secret fait de méditations métaphysiques. Ce tailleur, de classe moyenne "avait comme unique confident le portier de l'abbaye de la Melleraye" (37), venu saluer, comme il l'appelle: son bon Monsieur Burgaud. Cette reconstitution des dernières années du grand-père le montre hanté par cette question fondamentale dont il débat avec le moine de l'abbaye: "Cette mort d'un jeune homme qu'il aimait le tourmentait, il y revenait sans cesse. Comme s'il découvrait sur le tard que le secret de toute vie s'abreuve à cette source noire" (40). Par la voix du grand-père, le narrateur décrit ce climat funeste qui pèse sur les terres de Bretagne où l'histoire, au-delà des morts, rejoint le rythme de la nature. La pluie. À ce crachin de mauvaise augure, "c'est à la sortie des mois noirs qu'on se jette dans le puits" (21), est associé

l'eau et les pleurs, comme si le grand-père portait tout le poids du destin breton, revalorisant ces traditions celtiques reléguées à un passé antédiluvien comme sa 2^e CV devenue "la caverne roulante de ces nomades préhistoriques" (123). Le grand-père semble être le porte-parole de l'angoisse de Rouaud. Toutefois cette omniprésence de la mort n'altère pas son sens de l'humour, il reprend son ton riant: "l'image du saint homme nécessitait quelques retouches" (43). Ce grand-père énigmatique, silencieux, représente non simplement le monde de l'enfance pour Rouaud mais devient l'axe du récit, "l'axe autour duquel tourne toute la maisonnée" (48). Cherchant un dérivatif à son isolation voulue, passant l'été dans l'ombre d'un acacia, le grand-père effectue une cure de rafraîchissement et fait une escapade à l'Île du Levant:

De lui, rien n'aurait pu nous surprendre: son indépendance d'esprit, ses virées solitaires, cette façon lasse de véhiculer les siens [...]. On l'imaginait en inspection sur l'île, l'air vaguement précieux, détaché, tirant sur sa cigarette tandis qu'il engoutissait de ses yeux plissés la nudité des femmes, les seins multiformes [...]. (57)

Cette fugue inoubliable nous vaut une page d'une délicate sensualité, d'un raffinement à fleur de peau et d'un humour poétique exquis, à la fois attendrissant et émouvant, révélant la plume de l'écrivain.

Le grand-père a donc un monde où il se réfugie. Après la 2^e CV, c'est le grenier de la maison qu'il veut mettre en ordre. À la mort de tante Marie, "Au retour du cimetière, grand-père regagna une dernière fois le grenier, le temps d'y retirer une boîte à chaussures qu'en descendant, il tendait à Maman avec quelques mots d'explication. Maman [...] la déposa dans un coin du bureau où elle disparut bientôt sous les papiers" (132). De même que le récit commence avec le grand-père dans ce premier volume, c'est encore lui qui découvre dans le grenier, après la disparition du père du narrateur, un cahier relatant l'épopée vécue par l'un des oncles parti à la recherche du corps de son frère, mort dans les tranchées. Près de mourir lui aussi, il transmet en quelque sorte ce document qui va éclairer le passé familial, mais pas immédiatement. Cette fameuse boîte à chaussures, entretient cette idée

de mystère, d'inaccessible, et, sachant que l'écriture de Rouaud est faite de secrets dévoilés à point nommé, elle suscite l'attention du lecteur. Cette boîte à chaussures est d'autant plus importante qu'elle va permettre à Rouaud de se réapproprier la mémoire de ses aïeux à travers des objets, faute de témoins directs et de se transformer en journaliste dans ce travail de reconstruction où le grand-père se trouve au centre. Les règles selon lesquelles le grand-père a ordonné le grenier restent incomprises aux autres: "C'est-à-dire qu'au chaos, il avait substitué un autre chaos, avec cette différence pour nous que celui-là ne nous était pas familier" (132). Mêlant les cartes, "Avec les même éléments, il avait composé un autre tableau, une autre histoire. Il faudrait s'habituer désormais à cette redistribution de la mémoire" (133). Par un brouillage du temps, il accomplissait son devoir de témoignage: "Car le bouleversement ramenait à la surface non seulement des préalablement enfouis, des oubliés, mais aussi, apparemment, des inédits" (134). Cet effort, incompris par les siens, reste longtemps inaperçu: "Restait la boîte à chaussures [...], grand-père avait regroupé dans ce carton l'essentiel de ses trouvailles" (135). C'est par ce monsieur étranger à cette histoire, que va s'éclairer tout le passé de la famille; la boîte contient "des photos, des cartes postales, des lettres, une broche, un médaillon et deux cahiers" (135). Ce document transmis dévoile le secret et donne la clef, pour une recherche d'un autre Joseph entamée par les énigmatiques délires de tante Marie. Le fait que Rouaud ait choisi le personnage du grand-père pour déclencher le dénouement de cette saga familiale, qui nous portera du domaine privé à la tuerie de la Grande Guerre, révèle sa place privilégiée dans le récit et dans la mémoire de l'auteur. Cette révélation, dans le chemin du souvenir, est d'ailleurs appuyée par le passage de l'imparfait au futur dans le texte (176). C'est lui que Rouaud a choisi, une fois de plus, pour relier les événements entre eux et par delà les personnages à leur passé. Il lui permet de dévoiler ce qui était caché, c'est-à-dire le "non-dit" de la mort du père. Cette tentative de dévoilement qui commence avec le personnage du grand-père et se poursuit dans les livres suivants, c'est, au fond, tout le travail littéraire de l'auteur.

Ce grand-père devenu M. Burgaut dans *Des hommes illustres*

continuera à se découvrir et s'imposer comme modèle par rapport aux autres personnages. Remontant le fil du temps, ce livre nous décrit la jeunesse du père de Rouaud: Joseph, et le récit de sa mort. Ce même grand-père est encore l'introducteur, dans le récit, du père du narrateur qu'il avait rencontré dans un cimetière, avant de le connaître, pleurant tout jeune encore ses parents morts. On apprend comment il l'avait recueilli et en quelque sorte sauvé pendant l'occupation de la guerre de 40, nous brossant un portrait plus élaboré de ce bon monsieur original, à la maison accueillante, pas encore devenu grand-père. L'importance qu'il a eu dans la rencontre du père de Rouaud, Joseph, puis la rencontre fortuite de Joseph et d'Annick, sa fille, montre comment cette figure s'impose en tant qu'instrument de leur destin. Toujours aux croisements de leur vie, Rouaud l'utilise comme un lien mythique. "Par une étrange imbrication du destin, c'est entre ses mains maintenant que le grand jeune homme remettait son salut" (*Hommes* 152). Car Alphonse Burgaud avait déjà "remarqué ce grand jeune homme à lunettes qui soutenait son père effondré devant une sépulture fleurie" au cimetière (151). Ce rappel, incidemment, rend plausible la rencontre entre les deux familles, la tante Marie et les liens forgés entre les villes de Riancé et Random. Il sauve ce jeune homme: "[...] invité à entrer dans cette histoire dont il avait été le témoin fasciné, Alphonse Burgaud s'était mis en quête d'une ferme où camoufler le réfractaire" (152). Par un procédé maintenant familier de mémoire "en forme d'écheveau,"³⁴ Rouaud après de longs détours, nous livre l'origine de l'histoire de ses parents rencontrés grâce à Alphonse Burgaud et l'influence certaine qu'il a pu avoir sur le père de Rouaud, le sentiment de respect qu'il a pour lui et peut-être aussi, sa première expérience avec une vie de famille nombreuse, traditionnelle, catholique, à domination féminine. Ce rescapé, sorte de fils adopté, héritera de ce passé et son mariage avec la fille préférée de la maison couronnera ces liens, tous deux Joseph et Annick ayant une relation privilégiée avec ce bon M. Burgaud, seul modèle masculin qui domina leur jeunesse.

Dans l'émouvant récit de la vie de sa mère, avec cet envoi pathétique "Elle ne lira pas ces lignes, la petite silhouette ombreuse [...]" de *Pour vos cadeaux* (9), le grand-père est toujours

en filigrane, cet être énigmatique et silencieux qui “fréquentait à la fois l’abbaye de la Meilleraye et l’île du Levant” (12). Introduteur de son imposant travail de mémoire dès les premières lignes des *Champs d’honneur*, Rouaud revient sur sa disparition avec une douceur triste empreinte ici d’ironie, image rassurante en quelque sorte “que la disparition d’un monsieur de soixante-treize ans, fut-il son époux, a quelque-chose de plus naturel, marquant, somme toute, un retour à la norme qui permet de se dire, qu’enfin le monde retrouve un peu de bon sens” (28). C’est cela le grand-père, resté vivant, au milieu de cette hécatombe mortuaire, un seul selon les normes, dirons-nous. Cet homme réservé et secret, c’est un homme qui a marqué fortement la jeunesse de sa fille, agissant comme une mère pour elle “Annick, c’était sa favorite” (*Champs* 31). Il est au centre de la vie d’Annick, comme en témoignent les lettres de pensionnat “Papa viendra-t-il me sortir jeudi prochain?” (35). Dans cette relation privilégiée, on dénote un grand amour, une sorte de ballade amoureuse et touchante entre un père et sa fille, le seul homme qu’elle ait connu avant son mari: “Son plaisir, à elle, consistait à s’installer une aiguille à la main près de son père, ou, à prendre place à ses côtés sur le siège avant de la voiture pour des expéditions dont ils sont peut-être le principal prétexte” (33). Il lui donne une éducation catholique “des jeunes filles de la haute société nantaise” (36); “C’était une lubie d’Alfred, à qui son élégance vestimentaire et la fréquentation par son métier avait donné des idées de grandeur” (41). Alfred Burgaud, conforme aux normes de l’époque, avec toutes les valeurs surannées que cela implique, ne la prépare certes pas à sa vie future et le sentiment de déclassement qu’Annick et son mari subiront toute leur vie, dans les années d’après-guerre. Cette plongée dans une atmosphère de province où on prônait les vertus de travail, famille, prospérité, est représentée par ce grand-père, sorte de figure mythologique pour le monde actuel, comme une nostalgie d’un ordre ancien qui tournait autour du père et que Joseph a voulu perpétuer. Pour clore la série, avec *Sur la scène comme au ciel*, Rouaud nous donne une dernière image du grand-père, maintenant connu sous le nom d’Alfred Bréreau, et le rêve pour ce patriarche d’un passé totalement révolu. Dans un dialogue imaginé entre l’écrivain et sa mère,

veuve, des années plus tard, devant l'image de la maison Brégeau rasée, il nous rappelle par la voix de sa mère cette page d'histoire: "C'est une page heureuse de mon enfance" (*Sur la scène* 59). Modèle rêvé de la vie d'un bon père de famille:

Cette demeure, il en avait réalisé les plans, qui correspondait à son idéal de vie: il transmettrait son métier de tailleur à ses deux fils, lesquels travailleraient par la suite avec lui. Quant à ses deux filles, elles s'occuperaient du magasin [...] et ainsi, entouré de toute sa tribu, il n'aurait plus qu'à se préparer à mourir comme un patriarche [...]. (60)

University of Cincinnati

NOTES

¹ Jean Rouaud, "L'Atelier littéraire," *Le Web de L'Humanité*, 11 Novembre 1999, 10 Avril 2001 <<http://www.humanite.press.fr/journal/1999>>.

² Denise Vincent, "Jean Rouaud ou le travail de mémoire," *Regard sur un livre*, 16 septembre 2001 <<http://www.etsyweb.com/regard/rouaud-regard.htm>>.

³ Jean-Claude Lebrun, *Jean Rouaud* (Monaco: Éditions du Rocher, 1996) 12.

⁴ Lebrun 12.

ŒUVRES CITÉES

- Rouaud, Jean. *Les champs d'honneur*. Paris: Éditions de minuit, 1990.
 ---. *Des hommes illustres*. Paris: Éditions de minuit, 1993.
 ---. *Le monde à peu près*. Paris: Éditions de minuit, 1996.
 ---. *Pour vos cadeaux*. Paris: Éditions de minuit, 1998.
 ---. *Sur la scène comme au ciel*. Paris: Éditions de minuit, 1999.